

R. P. DOM BESSE

---

# LES RELIGIONS LAÏQUES

UN ROMANTISME RELIGIEUX

QUATRE PONTIFES LAÏQUES :

PAUL DESJARDINS, PAUL SABATIER, SALOMON ET THÉODORE REINACH.

LEUR THÉOLOGIE, LEUR MORALE ET LEUR MYSTIQUE.

ORIGINES DES RELIGIONS LAÏQUES : L'APPORT JUIF.

INFILTRATIONS PROTESTANTES, - IMPORTATIONS AMÉRICAINES.

LE CONGRÈS DES RELIGIONS. - L'UNION POUR LA VÉRITÉ.

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES SOCIALES. - M. DURKHEIM EN SORBONNE.

UNION DES LIBRES-PENSEURS ET DES LIBRES-CROYANTS.

LE MODERNISME.

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

11, RUE DE MÉDICIS, PARIS

MCMXIII

NIHIL OBSTAT

*Chevetogne, die IV<sup>a</sup> Novembris, an. 1913.*

† LEOPOLDUS GAUGAIN,

*Abb. Scti Martini de Locogiaco.*

*Imprimatur*

*Parisiis, die 5<sup>a</sup> Novembris 191.*

H. ODELIS,

*v. g.*

# LES RELIGIONS LAÏQUES

---

## UN ROMANTISME RELIGIEUX

---

### CHAPITRE PREMIER

#### LES RELIGIONS LAÏQUES

Il faut aux hommes une religion. C'est dans leur nature. Quelques individus parviennent à s'en passer. Mais ce ne sont, en temps ordinaire, que des exceptions. Ces phénomènes areligieux peuvent se multiplier dans des milieux et à des époques qui leur sont favorables. Leur nombre ne vaut point cependant contre la règle qui vient d'être formulée.

De nos jours l'indifférence religieuse s'est extraordinairement développée. On peut y voir le résultat d'une épidémie morale, que les circonstances ont entretenue. Ceux qui en sont atteints ne doivent pas encore passer pour incurables. Les événements et les influences qui les ont mis en cet état n'auraient qu'à changer, et on les verrait se mettre à la recherche d'une religion. Mais un tel retour ne se fait pas brusquement. La nature, à laquelle une irréligion complète répugne, demande

du temps pour faire prévaloir ses exigences. Ainsi va la logique des choses.

Les hommes, alors même qu'ils se vanteraient d'une indifférence religieuse absolue, ne doivent pas se prendre au sérieux. L'ivresse que leur causent les premières expériences du libertinage de l'esprit et de la volonté leur impose des attitudes ; affranchis de la tutelle divine, ils se croient libres, et, par conséquent, maîtres d'eux-mêmes. L'illusion de penser et de faire ce que bon leur semble leur tourne la tête. Cet enivrement, pour beaucoup, passe à l'état chronique. Cela peut durer toute une vie et se communiquer à la génération suivante. Une autre génération se trouvera fréquemment contaminée. Les observateurs légers pronostiqueront en toute hâte le triomphe définitif de l'irréligion.

Mais patience. La nature ne perd rien à attendre. Et au-dessus de la nature, il y a son auteur, qui la domine et la dirige. Les ivresses prolongées du libertinage tombent. L'étourdissement qu'elles produisaient s'atténue peu à peu. Le vide laissé par la perte de la foi se fait sentir. Il produit une gêne, sous laquelle fermentent des tendances oubliées. Leur réveil est lent, mais impérieux. Elles réclament satisfaction. Il se trouve toujours quelqu'un ou quelque chose pour la donner.

Non, il n'est pas possible de supprimer radicalement chez l'homme l'instinct religieux. Contrarié d'un côté, il pousse de l'autre. Cela est vrai des sociétés plus encore que des individus. Quand les hommes sont agglomérés, leurs besoins, en effet, se multiplient et ils éclatent avec une variété et une force déconcertantes. L'extraordinaire diversité des circonstances locales ou personnelles explique les phénomènes religieux qui se produisent alors.

La France, depuis qu'elle a rompu avec ses saintes traditions, est, pour l'observateur, un véritable champ

d'expérience. Rien ne lui manque. Les conditions qui déterminent chaque phénomène apparaissent dans toute leur réalité. Il peut considérer, comparer et conclure bien à son aise.

Le travail de la nature, dans ces renaissances religieuses, n'est pas tellement spontané que les influences humaines s'en trouvent exclues. La nature sait promouvoir et utiliser, par son action mystérieuse, les initiatives personnelles. Elle recourt aux types précurseurs, dont le rôle consiste à penser avant les autres. On les vit s'appliquer au travail de cette renaissance religieuse dès les premières années de la Révolution. Ils appartenaient aux classes qui avaient subi les premières le libertinage philosophique. Leur intelligence était accoutumée à l'irréligion. Ils n'envisagèrent point l'opportunité d'un retour au catholicisme. C'était pour eux le culte abandonné, dont on ne veut plus. Cette répugnance rappelle le dégoût que cause à l'homme un aliment vomé. Il s'en détourne. Le catholicisme déformé de la constitution civile n'attirait pas davantage ces esprits ; il leur fallait du nouveau. Cet inconnu ne provoquerait pas, du moins, les convulsions du dégoût.

Ce fut la partie la mieux cultivée de la bourgeoisie parisienne qui donna l'exemple de cette faiblesse religieuse ; car c'en était bien une. On ne s'attendait pas à la rencontrer dans les cercles encyclopédistes. Les membres de l'Institut n'y échappèrent pas plus que les autres. Les inventeurs de religions eurent leur sympathie, voire même leur clientèle. Ils prirent soin de rattacher leurs initiatives aux systèmes philosophiques accrédités auprès d'eux. Voltaire et Rousseau devinrent des Messies. Leurs œuvres semblèrent pleines d'une religion toute nouvelle, infiniment supérieure à celles qui l'avaient précédée. Il ne restait qu'à lui donner l'expression d'un culte, pour soumettre à sa discipline l'imagination, l'intelligence et la vie des foules.

Le système politico-religieux de Robespierre est des plus intéressants. Son auteur, disciple fervent de Rousseau, en avait le sentimentalisme morbide. Le *Contrat social* lui tenait lieu d'Évangile. Il en vivait et il voulait que la France en vécût. Sa victoire sur les Hébertistes et les Dantonistes lui fournit une occasion de lancer son culte de l'Être Suprême. Il comptait en faire la religion d'État. Les Français y trouveraient cette profession de foi civile dont Rousseau prêchait la nécessité. L'État n'aurait qu'à en fixer les articles. Ce seraient moins des dogmes que les sentiments de sociabilité, en dehors desquels nul ne saurait être un bon citoyen.

Une religion sans culte est vaine, et un culte suppose des fêtes et des cérémonies, qui entraînent et éduquent le peuple fidèle. Pour répondre à ce besoin, le décret du 18 floréal an II prescrivit, outre la célébration des glorieux événements révolutionnaires, des solennités en l'honneur des vertus humaines et des bienfaits de la nature. Les jours des décades furent consacrés au Genre humain, au Peuple français, aux Bienfaiteurs de l'humanité, à la Liberté, à la République, à la Vérité, à la Justice, à la Pudeur. Les Comités de Salut public et d'Instruction publique reçurent la pressante invitation de rédiger un projet de cérémonial. La fête de l'Être Suprême inaugura la liturgie de cette religion nouvelle. Ses agents envahirent les églises, où les patriotes pénétrèrent en masse.

La popularité de ces rites extravagants dura aussi longtemps que leur inventeur. Ils finirent, de même, avec lui. Robespierre, partisan du Déisme de Rousseau, n'avait pu réagir efficacement contre l'athéisme déguisé du culte de la Raison et de la Patrie, mis en honneur par ses adversaires politiques. On se demande pourquoi ces rivalités ; car la religion de l'Être Suprême avait de grandes ressemblances avec les deux autres. Son Dieu, qu'elle se faisait un scrupule de nommer, se confon-

dait avec les divinités rivales. Pour qui examine les choses de près, l'encens de ces dévots ennemis à un même mythe et leur religion n'étaient que la manifestation d'un patriotisme fanatique et mystique.

Le culte de la Raison avait précédé celui de l'Être Suprême. L'idée en germa dans plusieurs cerveaux. La liturgie de la déesse Raison finit par lui donner une formule. Mais il fallut pour cela procéder avec mesure. L'opinion n'était pas suffisamment préparée. C'est à tel point que Fouché osait à peine en parler. Il fut d'abord question de substituer aux religions hypocrites et superstitieuses, dont le peuple s'était libéré, le culte de la République et de la Morale naturelle. On prononça ensuite le nom de la Vérité ; elle eut un temple à Rochefort. Puis ce fut le tour de la Nature, dont la statue fut honorée par des libations copieuses, le 10 août 1793.

Le 15 brumaire an II, la Convention applaudit avec enthousiasme cette déclaration de Marie-Joseph Chénier : « Vous saurez fonder, sur les débris des superstitions détrônées, la seule religion universelle, qui n'a ni secrets ni mystères, dont le seul dogme est l'égalité, dont nos lois sont les orateurs, dont les magistrats sont les pontifes, et qui ne fait brûler l'encens de la grande Famille que devant l'autel de la Patrie, mère et divinité commune. »

Le culte de la Raison fut inauguré à Paris cinq jours après, le 10 novembre 1793. Une actrice personnifia la Liberté. L'église métropolitaine de Notre-Dame reçut le titre de Temple de la Raison. De nombreuses églises paroissiales se virent infliger la même honte. Le Conseil général de la Commune de Paris ordonna ces profanations sacrilèges. Les sociétés populaires et les représentants en mission propagèrent ce culte dans les départements. Ils eurent quelques succès. Les « déesses Raison » ne leur manquèrent pas. Il n'y eut à les prendre ni parmi les actrices ni chez les gourmandines ;

les bourgeois offraient d'eux-mêmes leurs filles.

Cette « Raison » était pleine de « mots-nués ». Chacun pouvait choisir celui qui convenait le mieux à ses dispositions actuelles. On eut ainsi la Liberté, l'Égalité, la République, la Patrie. Ce changement de vocable ne faisait rien au culte. Ses promoteurs y voyaient surtout un moyen puissant de déchristianisation. Dans les mascarades, qu'ils prenaient pour des rites, les cérémonies de « déprétrisation » avaient la place principale <sup>1</sup>.

La Convention se transformait par moments en concile national. C'est alors qu'elle élaborait sa religion civique, dans l'espoir d'attacher les citoyens à la constitution, à la patrie et aux lois. Elle prescrivit le culte décadaire et les fêtes nationales. La foule prit plaisir aux solennités politiques et plus particulièrement à celles du 21 janvier, du 14 juillet et du 10 août. Les fêtes en l'honneur des victoires, de la Liberté, de la Souveraineté du Peuple avaient un caractère trop philosophique ; elles furent incomprises. Les cérémonies décadaires heurtaient des coutumes invétérées ; les autorités prétendirent les imposer de force ; cela suffit à les rendre odieuses.

Ces cultes tombaient en désuétude, lorsque la Théophilanthropie fit son apparition. Aulard la définit assez justement une sorte d'Église rationaliste. Il faut y voir la reprise d'une idée que Voltaire avait empruntée aux Anglais, l'instauration d'une religion naturelle, antérieure et supérieure au Christianisme, embrassant toutes les autres religions, toutes les autres morales.

La Théophilanthropie se contente d'un petit nombre de vérités acquises, par exemple, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Elle accepte sans embarras ceux qui ne professent aucune religion et les athées vulgaires.

1. *Le culte de la Raison et de l'Être Suprême*, par F. Aulard. Paris, 1892, in-12.